

Les langues d'oïl : vers un nouvel imaginaire des territoires

Liliane Jagueneau, FORELL (Univ. de Poitiers)
Jean-Léo Léonard, UMR 7018 & IUF

Les langues et vous : cette opération réunit un corpus de 23 enquêtes sociolinguistiques, enregistrées et filmées auprès de 23 intervenants qui ont, depuis quarante ans, conduit de multiples actions autour des langues d'oïl, à travers la création, l'enseignement, les interventions publiques, les manifestations culturelles, l'édition...

Partout des revendications linguistiques ont été portées et des actions de valorisation engagées par des associations et des individus, acteurs culturels dont la vision de la langue est assez éloignée de la vision classique de l'« espace dialectal », de son morcellement, de ses limites sociologiques....

Nous avons interrogé ces intervenants sur leur vécu autour des langues d'oïl de trois zones : en Bretagne romane, le gallo ; en Poitou et Saintonge, dans six départements, le poitevin-saintongeais, et en Morvan et Bourgogne, le morvandiau-bourguignon, pour y voir plus clair dans l'évolution des représentations des langues minorées d'oïl¹ et dans les avancées, les soubresauts et les conflits qui ont marqué ces décennies, autour des questions linguistiques. Nous n'abordons ici que la question du rapport entre langues et territoires là où, pendant très longtemps, et souvent encore maintenant, l'existence même de langues distinctes n'a pas été reconnue. Les exemples sont tirés des premières enquêtes réalisées en Saintonge, Poitou et Bretagne Romane (Pays gallo).

1 Dynamique des territoires de la langue

1.1. Du morcellement à l'unité : l'existence d'une langue

On connaît l'image traditionnelle de la langue régionale en situation de diglossie², représentée comme :

- patois variant de village en village et ne permettant pas, de ce fait, une communication fonctionnelle - image présente aussi bien dans l'imaginaire des locuteurs que dans celui des dialectologues et dans les représentations données dans la plupart des atlas linguistiques.
- enclose dans d'étroites limites, les isoglosses, qui bornent les traits linguistiques comme si ceux-ci, rangés en faisceaux réguliers, ne devaient jamais évoluer.

A ces représentations qui parcellisent et figent les langues, les intervenants en langues d'oïl vont substituer la mise en évidence de l'unité, et d'abord la découverte même, sur le terrain, de l'existence d'une langue :

Et puis d'autres gens qui s'intéressaient au gallo, comme Marie Dequé, qui parlaient gallo. Mais je ne savais pas si les quelques mots de patois de mon grand-père, c'était bien la même langue. Et puis au bout d'un moment, en réfléchissant, j'ai observé que mon grand-père parlait bien un peu cette langue. J'avais encore mon grand-père, le père à mon père, à cette époque. Il parlait encore une sorte de gallo et de français, mélangés. Du coup, je voyais bien qu'il conjugait encore au passé simple et tout ça. C'était bien la même langue (...)³ (Christophe Simon)

Ils ont eu conscience d'une coupure parfois à l'école ou bien plus tard, au collège, avec le contact d'élèves s'exprimant autrement, ou par le contact avec un grand-parent :

Après j'ai eu conscience de ça quand j'ai été au collège. Parce que quand j'étais encore dans la petite école à

¹ Les langues d'oïl, qui font partie des « langues de France », selon la terminologie du Ministère de la culture, comprennent « franc-comtois, wallon, champenois, picard, normand, gallo, poitevin-saintongeais [dans ses deux variétés : poitevin et saintongeais], lorrain, bourguignon-morvandiau » (<http://www.dglf.culture.gouv.fr>).

² La diglossie est la situation de langues dominées par d'autres, qui ont un statut plus favorable et tendent à éliminer les langues de statut inférieur.

³ Les extraits des enquêtes en gallo sont ici traduits en français et revus par les auteurs.

Néant, tous les voisins, on parlait tous comme ça. Mais quand je suis arrivé au collège, il y avait des gens qui étaient de la ville ou des autres communes et ça les faisait rigoler ou ça... On voyait bien que nous on parlait patois, on venait de Néant donc on parlait patois. On était un petit peu différents quoi. Mais ça ne m'a jamais chagriné, mais j'étais content de parler comme ça. Après, un petit peu plus tard, c'est au lycée que j'ai pris conscience de ce que ça représentait de parler gallo. C'est là que j'ai appris le mot « gallo » que je ne connaissais pas avant, c'était « le patois ». C'est plutôt au lycée que j'ai appris le mot « gallo », ce que c'était, que ça m'a intéressé aussi : qu'est-ce que ça veut dire de parler gallo, que d'être breton,... J'ai commencé à apprendre le breton quand j'étais au lycée.
Jean-Luc Ramel

Quant que i atè draule i causè pa poétevin. Quant que i ètè au colèjhe, i lisè daus afères voure que le causiant daus parlanjhes réjhiounaus. E i me sé demandé : mé o y at-ou é un parlanhe réjhionau ché mé ? E i entendè ma gran... ma memé qui causèt, é i me disè : « mé ol ét pa dau francès tieu, ol ét pa dau francès ! Qu'èt o qu'ol ét ? » Pi i savè pa de ce qu'ol 'tét pace que peursoune n'en causèt ! I me souvin d'ayér vu quant que i ètè en sisième cinquième, a peu prè, i cré, une carde qu'o y avét den le Pèlerin Magazine, daus Parlanjhes réjhiounaus de France, o y avét le Breton, o y avét le Basque o y avét l'Oucitan, pi i me vé encore aèc une... un double-décimètre, é pi un centimètre, é pi i regardè su la carte, i regardè Civray si ol tét en Ocitan ou pa, pi non o y étét pa. Mé queu parlanjhe étét o ? E i me voué, euh... anprès, ayèr compris qu'ol 'tét dau poétevin pace qu'ol avét parét le.. I sé pa coment qu'i é compris qu'ol tét dau poétevin. (Eric Nowak)

Cette coupure n'est pas nécessairement une rupture : elle peut prendre la forme d'une distanciation, d'une conscientisation. La langue du milieu, de l'imprégnation au milieu et au territoire se voit alors dotée d'une facette inconnue pour le sujet. La rencontre avec le multiple (à l'armée) vient court-circuiter les projections diglossiques imposées par la dualité : dans le concert ou la polyphonie des langues régionales comme l'occitan ou le corse, la langue d'oïl régionale s'avère tout aussi hermétique ou opaque aux compagnons de chambrée qui disposent également d'une langue difficile d'accès, tout en étant une langue romane. C'est que désormais, le français n'est plus le seul parangon, ou modèle auquel on compare les structures dans un jeu aux dés pipés d'avance, puisqu'il est édicté qu'une variété est le dialecte ou le patois de l'autre. Il fallait pour cela une déterritorialisation⁴ (par le séjour dans l'armée, ou sur un navire de commerce, etc.), afin de s'extraire de la pression diglossique du milieu et avoir le temps et des motifs pour prêter attention à ce scintillement des structures, condition même d'une reterritorialisation complète :

La prise de conscience de vraiment parler une langue... régionale, elle s'est faite comme ça... mais aussi à l'armée, au service militaire. En opposition dans ma chambrée, il y avait quelqu'un qui parlait occitan, dont sa mère dont la mère ne savait pas parler français, parlait en français mais avec vraiment grande difficulté, il y avait des Parisiens qui parlaient en verlan, il y avait des Champenois qu'avaient un caractère un peu spécial, voilà, d'autres qui venaient du Sud de la France aussi, et donc dans cette chambre il y avait une sorte de de de mélange et puis qui... c'est pas une prise de conscience mais moi si j'avais envie de parler une autre langue, je pouvais moi aussi. Celui qui parlait occitan, moi en face je pouvais parler poitevin. J'ai eu une révélation une fois... enfin une révélation, c'est pas si... avec mes élèves, je suis allé dans le Sud de la France et on avait programmé une après-midi où il y avait un conte qui avait été dit en occitan, français, occitan et poitevin. Et en écoutant les trois langues côte à côte, parlant d'un même sujet, c'était flagrant là. Notre patois, c'était vraiment une langue quoi. Voilà mais dans mon esprit maintenant, si je parle de « parla patois »⁵, moi c'est affirmé maintenant, c'est-à-dire que c'est une volonté, presque un acte politique. Donc que je dise « parla poitevin » ou « parla patois » pour moi ça a la même puissance quoi. (Philippe Dufour)

La langue du milieu est elle aussi objet d'histoire, de discours, de jugement, d'évaluation. Le sujet accède à ou opère alors, en se documentant, une reterritorialisation de la langue du milieu familial, supposée être celle du territoire qu'il arpentait dans sa prime jeunesse ou qui constitue encore son environnement quotidien. Apparaissent alors des frontières et des lignes de division ou de partage encore inconnues, ou seulement vaguement connues, comme la limite entre oc et oïl.

La conscience de l'existence d'une langue est évoquée par un des intervenants qui compare allemand, néerlandais et anglais, trois langues de la même famille, reconnues comme langues distinctes, alors que les

⁴ Cf. Deleuze et Guattari 1975, pour une application des notions de territorialisation et de déterritorialisation aux littératures mineures, mais aussi, quoique indirectement, aux langues minoritaires

⁵ C'est ainsi que sont nommées par le sujet les soirées-spectacles annuelles, en poitevin, préparées avec les parents d'élèves, élèves et anciens élèves autour de la commune où il enseigne.

ressemblances et différences entre ces trois langues nationales sont comparables à ce qu'on constate entre français, poitevin et occitan :

Voilà. Après j'ai un autre exemple qui me conforte aussi, qui m'a conforté sur la vision des langues et puis le fait qu'on ait mis des barrières entre les langues quoi, et en fait il y en a pas de barrières entre les langues. Une journée j'ai reçu là ici à l'école trois petites hollandaises qui ne pipaient pas un mot de français (...) "Holala, comment est-ce qu'on va s'en sortir ?", donc avec la plus grande qui savait déjà écrire en hollandais, donc elle m'écrivait ce qu'elle voulait dire en hollandais, et puis quand je regardais ça je me disais "attends mais c'est de l'anglais ou de l'allemand ?" Et je me suis demandé quel était le patois de l'un ou de l'autre parce qu'on voyait qu'il y avait bien trois langues, entre l'allemand, le hollandais et l'anglais, trois langues qui étaient jumelles quoi, je veux dire, et puis il n'y avait pas tant de différences que ça. Et il y avait... comment ?... le même système de différence entre ces langues-là qu'entre le français, le poitevin et à la rigueur l'occitan. Voilà, il y avait le même dosage quoi, enfin le même... Les mots, ils ont traversé, puis les grammaires ont traversé les frontières, les fleuves et tout quoi. Et puis voilà. Donc oui, il y a des marqueurs comme ça assez forts. (Philippe Dufour)

1.2. L'avant et le maintenant : l'aparavant et le dorénavant

Les intervenants évoquent plus souvent la variation dans le temps que la variation dans l'espace : le temps d'« avant » (*l'aparavant*) - celui des anciens, de leur propre enfance, de leur jeunesse – s'oppose au temps d'aujourd'hui (*le dorénavant*), celui des plus jeunes et des « rapportés », ceux dont l'arrivée, de tous horizons, a complètement modifié l'environnement linguistique des « autochtones ». Tournés vers maintenant, généralement sans nostalgie d'un territoire antérieur, perdu à jamais, les sujets constatent cette évolution et se présentent comme les courroies de transmission, ceux qui vont permettre aux jeunes de connaître un passé. L'espace est donc restructuré en un « aparavant » et un « dorénavant » très différents, qui instaurent une coupure, une césure, qui redistribue l'expérience en territoires temporels distincts :

« ici, je suis née ici, ça s'appelait pas comme ça, avec les nouvelles formules des villages, on a énormément de nouveaux habitants. Et pour que les gens puissent se repérer... (...) i sun forçais pasque... (...) finalement ol ét intéressant si tu veùs pasque... o résterat, pasque nous lés anciens, lés indijhénes, sou peu i alun pu être la (...) ine fés nous partis nul ne saurat pu l'istoire de notre village, alors ce qui fét que l'avant demandai aus anciens de racuntâe l'istoire é pi a partir de la, l'ant mi daus nums. » (Yvette Mitton)

Les jeunes vivent dans un autre monde dorénavant :

Maintenant il y a trop de séparations entre les générations. Les générations vivent chacun dans son truc. On n'a plus de grand-père avec les enfants ou alors là, quelquefois pendant les vacances et encore faut-il, mais autrefois que tout le monde vivait ensemble dans le même village, là c'était... Mais il peut y avoir, on sait pas, parce que le patrimoine a eu un grand essor à un certain moment, en 65-70, au moment où s'est formée l'UPCP, où s'est formée la SEFCO, il y avait un grand désir de tous. Bin là c'est un peu émoussé, on a l'impression. (Jacqueline Fortin)

Liés à un territoire, ces acteurs de la langue le sont et peuvent le revendiquer en s'inscrivant dans l'histoire idéologique de cet espace:

[J'ai toujours vécu en Gâtine] mais pas toujours sur la même commune. Je vis quand même à l'intérieur de la Gâtine. Voilà, qu'est-ce que je peux dire de ça ? Alors après pourquoi est-ce que je parle poitevin, enfin un poitevin qui m'est propre, tout simplement parce que j'avais un grand-père qu'était conteur. Enfin conteur... Raconteur, bonimenteur plutôt, blagueur et tout ça. Et puis de l'autre côté, j'avais aussi un grand-père qu'était... Disons que j'avais un rouge et puis un blanc. J'avais un grand-père rouge et puis un grand-père blanc qu'était droite affirmée. Voilà donc... Et puis j'ai passé toute mon enfance à courir dans les champs, dans les fermes de mes grands parents quoi. (Philippe Dufour)

Les liens restent forts entre les deux strates, celle des militants se déclarant d'ailleurs redevables à celle des anciens surtout des milieux populaires. A ce plateau où de nouvelles formes de sociabilité et de territorialité se déploient, s'ajoutent d'autres plateaux⁶. Un cas particulièrement intéressant, en outre très représentatif d'une trajectoire de vie liée à la promotion de la langue régionale, est celui de l'actuel

⁶ Deleuze et Guattari 1980.

président de l'association Bretagne Gallèse, Jean-Luc Ramel, qui établit une relation de quasi équivalence entre les deux étapes de sa vie et de ses tâches professionnelles :

[Au Tchad] je faisais à peu près le même travail que ce que je fais là puisque je m'occupais d'une bibliothèque et je formais des gens. Je formais des gens pour travailler dans une bibliothèque mais c'était surtout des affaires techniques. Tout avait été détruit pendant la guerre, ils avaient tout perdu. Ils n'avaient plus aucune carte, aucun document scientifique. Donc ils ne pouvaient pas bien travailler. Ceux qui voulaient creuser un puits ou autre chose, ils n'avaient même pas de carte géologique. Tout était détruit, tout a été perdu pendant la guerre. (Jean-Luc Ramel)

Ainsi se produit une « déterritorialisation » qui substitue à un voisinage culturel relativement homogène un espace socioculturel hétérogène. La pression diglossique n'a cessé de faire son travail sur le tissu sociolinguistique, de déterritorialiser la langue en étendant le champ de l'évacuation de la langue dans les territoires sociaux et les milieux. Dorénavant, même les fermes et les villages ruraux, de plus en plus rurbanisés ou en voie de rurbanisation, voient la pratique de la langue reculer, avec leur voisinage de personnes âgées de plus en plus venues d'ailleurs ou de la ville proche. La transmission familiale est définitivement abandonnée dans la plupart des familles où elle allait de soi il y a encore trente ou quarante ans. Il s'ensuit un décalage entre l'activité militante, la promotion culturelle et la pratique réelle de la langue. Il s'ensuit l'impression, clairement exprimée par une animatrice culturelle gallèse, que la langue « se parle de moins en moins mais qu'on en parle de plus en plus » (Anne-Marie Pelhate)

Il en découle deux conséquences :

- la langue régionale se voit alors rapprochée d'autres langues minoritaires dans des réseaux multiculturels⁷.
- de nouveaux espaces culturels sont recréés autour de la langue : associations, théâtre, festivals, internet... Resocialisation de la langue > présence publique par l'édition, le théâtre, la radio, le spectacle...

La langue se polarise donc désormais sur d'autres territoires, d'autres vecteurs, et devient moins la langue d'un milieu (le sociolecte rural et ouvrier qu'elle était dans la situation « patoisante ») que la langue d'une nouvelle territorialité et de nouvelles formes de sociabilité, davantage ritualisées et formalisées (pratiques culturelles de participation à des événements culturels et des activités de formation complémentaire). C'est tout un nouvel *agencement* (en termes deleuziens⁸) ou un nouvel *arrangement* (en termes goffmaniens⁹) qui se superpose au milieu de ceux qui pratiquent la langue régionale de manière claisemée, une succession de plateaux, tout un feuilleté d'associations et d'initiatives sur le territoire, réagençant la notion même de territorialité régionale, de territorialité de la langue, de son statut et de ses fonctions, avec plusieurs générations de militants qui se succèdent ainsi depuis 1970.

2. Du vécu individuel à la réappropriation

Pour certains, imprégnés de la langue dès la petite enfance, de manière « naturelle », par le milieu, celui-ci s'unit au territoire de manière fusionnelle, tandis que le sujet grandit dans la langue sans se douter qu'une dualité ou un dualisme pèse sur cette forme d'expression.

Mais je pense que j'ai parlé gallo depuis que je parle. Oui, j'ai dû parler les deux bien sûr, mais depuis que je suis petit j'ai toujours parlé gallo. Je ne savais pas que je parlais gallo au départ mais ma mère me disait – qui est partie l'année dernière – elle me disait des fois « Oh je ne sais pas comment ça se fait qu'il parle tant gallo, plus que les autres », plus que mes frères et mes sœurs. Parce que je restais beaucoup avec les anciens quand j'étais gamin, quand j'étais tout petit petit, j'allais à la pêche. Donc je parlais le langage des enfants mais en gallo. Donc vraiment,

⁷ On peut citer l'UPCP (Union Pour la Culture Populaire en Poitou-Charentes et Vendée), DPLO (Défense et promotion des langues d'oïl www.languessoil.org)...

⁸ Deleuze et Guattari 1980

⁹ Goffman 2002 [1977].

première pratique, première langue, c'était le gallo quoi. C'était des paysans, ils parlaient tous comme ça. Ils parlaient comme ça ou ils parlaient pas mais des fois... (Jean-Luc Ramel)

E zéles i les chantiun en parlanjhe, sen chérchàe, sen cunplléxe. Mé nous o fesét partie de nous çheù, i étiun encore deden, i diràe maeme que i avàe maeme pas cuncience qu'o pevét disparétre. Nun. (Maryvonne Barillot)

Ces extraits montrent que le processus d'acquisition de la langue d'oïl comme « langue maternelle » a pu être bien réel pour des locuteurs devenus aujourd'hui agents de l'aménagement linguistique de ces langues. Cet accès à la langue en tant que « première langue » diffère radicalement de celui de l'accès tardif à la langue, comme dans le cas d'autres aménageurs. Il importe de rappeler en outre que la nature du continuum structurel, autrement dit, du continuum dialectal entre la langue d'oïl et le français, en tant que langues proches ou langues collatérales, offre des conditions très favorables à une (ré)appropriation tardive de la langue d'oïl – ce qui serait difficilement le cas par exemple pour des néolocuteurs de breton, d'alsacien ou de basque.

2.1 Le plaisir différé de la langue

Par le contact avec le milieu associatif qui va donner une forme resocialisée à la langue, le sujet effectue une *reterritorialisation* de la langue, qu'il identifie comme langue régionale et comme langue plus ou moins occultée de son milieu familial d'origine, mais aussi il découvre et adopte un nouveau point de vue, une nomenclature et une problématisation de l'objet langue (le « poitevin » en tant que langue, patois ou dialecte¹⁰ ?). Même si elle n'est pas nécessairement langue du milieu militant, de même classe d'âge et animé par des gens plus âgés, actifs, inventifs, dynamiques et dotés d'un important charisme, du moins la langue régionale est-elle portée et valorisée, à la fois comme un *emblème* et comme une *cause* à défendre et à cultiver par ce milieu. La reterritorialisation passe par une communauté de pratique. Les intervenants arpentent le territoire, créent, agencent, organisent, diffusent, se réunissent et interrogent le milieu paysan afin de sauvegarder et valoriser sa parole et sa mémoire à travers la pratique de l'enquête: on assiste à une *transterritorialisation* des savoirs et des pratiques issues du milieu paysan.

Dans le cas de figure de la (ré)appropriation tardive du sujet acculturé dès l'enfance, à qui la langue régionale a été occultée dans le milieu familial, l'acquisition de la langue se fait de manière autodidacte, par un exercice de discipline quotidienne, territorialisé jusque dans ses trajets de son domicile à son lieu d'études. Chaque pouce du territoire est ainsi lu et relu mentalement au quotidien, par une sorte d'exercice à la fois mnémotechnique et d'abstraction, afin de s'approprier le lexique :

Alor, i me sé dit qu'o felét qu'i aprinjhe tiau parlanjhe. E i é trouvai une idée : quant que i ètè en auto, que i alè a l'université de Potiers, le matin, le lundi matin, i me sé dit, o faut qu'i arive à sonjher en poétevin. E peur sonjher en poétevin, o faut qu'i noume toutes les afères qu'i voé en poétevin. Tout dau long la route, o y avét ine eure de route a peu près, tout de ce qu'i voyè, i cheurchè le nom poétevin, i z-ou noumè en poétevin : in' abre, in chagne, in osa, ine palisse, ine méson, les teublles de la méson, tiés teublles sont roujhes, tieu ol ét bbleu, tieu ol ét vért, un routin, tout de ce qu'i voyè le long de la route, tous les jhours. (Eric Nowak)

bé ta, i va te faère pr exenpplle quant qu'i ae croasai une vièlle voesine à Gournay, y at pa lontenp, i ae dit : « Va t'o Adrienne ? » Qui que tu ves, i nous croesun den çhés chemins. « O vat pa core si bién, çhés draules me dissiriant tantout qu'i falit pa qu'i sortisse ! » (...) I avàe daus unclles é tantes qui causiant coume ça, qu'étiat... subjunctif inparfét, passai simplle : « Coure i ariviun, y avét déjha dau munde. Ah bén i nous dissiriun qu'i felét pa qu'i nous rentrissiiun trop tard. » Boneür ! (Geneviève Charlot)

De manière générale, l'université a aussi joué un rôle dans la déterritorialisation et la reterritorialisation mentale, cognitive, de la langue, qui y prenait des formes abstraites en tant qu'objet de discussion, d'études, de conscientisation politique et socioculturelle – à travers la découverte de cette forme de conflit sociopolitique et socioculturel qu'est la diglossie ou le bilinguisme inégalitaire (appelé également, à juste

¹⁰ Pivetea V, 1985, " Langue, dialecte, patois ", *La Boulite poitevine-saintongeaise* n°8, numéro spécial *Langue poitevine-saintongeaise*, revue trimestrielle de l'Union Pour la Culture Populaire en Poitou-Charentes-Vendée, p. 4-5.

titre, bilinguisme soustractif¹¹), et à la fois un milieu propice à la formation, à l'initiative et à l'insertion professionnelle par le biais d'activités para-universitaires (des enquêtes et de la collecte, activité universitaire, à la transformation et valorisation des contenus dans les circuits de l'animation culturelle). Elle a joué à la fois le rôle d'un territoire distancié et d'un milieu-pivot entre le milieu familial, le milieu paysan et le milieu jeune, urbain, associatif et professionnalisé.

2.2 Sont aussi évoqués le traumatisme, la honte, la rupture instaurée à travers la langue, et la prise de conscience

Ol avét une fille qui s'apelét de sun num de famille : Brault, le fasant sans arét, un profésseur d'une manière ou maeme plusieurs qu'aviant qu'une idàie, ol ét de faère répètèe sun num pr qu'a dise : Brro pr qu'a roule çhau « r » é avéc in sourire [moqueur], ol at étai un crève-cœur pr lai : al at jhamae osai de toute sa vie, al at dun mun ajhe, de toute sa vie prenre la parole en réuniun, nule part pasqu'al ét trjhov devant çhéle classe qu'o falét qu'a dise sun num avéc çhau « r ». (Maryvonne Barillot)

Ce va-et-vient entre deux langues aurait pu se faire sans rupture, conformément à la structure des deux registres ou des deux variétés, mais le dualisme diglossique en a décidé autrement. Il a fallu apprendre la coupure, au-delà de l'imbrication, des plis et des craquelures qui n'empêchaient pas les deux langues de participer d'une même respiration.

Mais par contre quand je revenais de chez mes grands-parents, je continuais à parler patois et je me faisais reprendre par ma mère ou mon père sur le chemin du retour « oui bon maintenant, ça y est, pouf, maintenant t'arrêtes, tu parles français ». Je me suis fait souvent reprendre, au retour des vacances ou au retour d'un week-end chez mes grands-parents, ouais, il y avait une remise en place. Mais moi personnellement je ne faisais pas la différence quoi. Je ne m'étais même pas aperçu que je parlais patois à des moments. Pas du tout. (Philippe Dufour)

C'est alors que se fait la prise de conscience que c'est le lexique qui permet de distinguer, mot par mot, chose par chose, concept par concept, les limites des deux territoires. Ou plutôt, parvenir à identifier le territoire de chaque mot devient une façon de faire cet apprentissage de la dualité. La démarche est certes atomiste, mais efficace et elle débouche souvent sur une activité créatrice, comme la rédaction, jour après jour, d'un dictionnaire. On accumule les fiches, les bribes, on les ordonne, on compose et recompose le fichier, on répartit les mots dans des cahiers et le sujet se réapproprie ainsi la langue, l'inscrit par l'écriture (abstraction, formalisation) dans un territoire plus vaste, mais il prend le plus grand soin à annoter méticuleusement ses territorialisations, ou à territorialiser son approche en thésaurisant le parler local – celui de son milieu familial. Cette opération de formalisation par l'écriture, de bricolage autodidacte dans la langue régionale, passe nécessairement par une confrontation avec la langue de superposition, puisqu'il faut bien faire face à des problèmes de codification. Quel modèle choisir ? Chassé-croisé constant entre déterritorialisation de la langue orale par l'écrit et reterritorialisation par l'enquête sur la langue orale :

Enfin, i me souvins que quant que i ètè au coléjhe, i comencè à fère un diciounère, ol 'tét en 1977 i cré, petète 1978, mé i cré qu'ol 'tét en 1977, i ètè pa bin vieu. Et i avè coumencé tiau diciounère su un petit cayé, d'écoulié, pi i l'é perdu. Pi anprès, il l'é retrouvé deus ans anprès. Pi i é continué tiau diciounère. Quant que i séyit au lycée, i comenci quant que o y avét lés cours d'espagnol. Putout que de z-ou tranlater en francès, lés mots, i lés tranlatè en poétevin su mon cahier. I me souvin que - in déclenchour étou -, o séyit la parucion dau diciounère de Mineau Racinoux.... dau parlanjhe de la Viène en poétevin. I regardi deden avant d' l'acheter : « Poétevin, qu'ét o qu'ol ét que çheù ? » I regardi deden é pi i chérchi daus mots qu'i queunéssè. I ouvri le diciounère ché le librère, i ouvri, i ouvri, i é regardé, o y avét marqué : Sud-Civrésien. E lè, i comprenyi que tiés mots qu'i quenéssè l'étiot dau Sud-civrésien voure qu'i réstè, Civrè, Jheneuillé, é que ol atét dau poétevin. I comprenyis queu parlanjhe qu'i causè : le poétevin. (Eric Nowak)

¹¹ On distingue deux formes de bilinguisme, selon que le sujet bilingue en tire avantage (*bilinguisme additif, additivité*) en tant que ressource qui lui donne des atouts dans sa vie personnelle et professionnelle, ou au contraire selon que le sujet vit son bilinguisme comme un handicap et un facteur négatif pour sa mobilité sociale et son épanouissement personnel (*bilinguisme soustractif, soustractivité*). Dans le premier cas, les langues sont en relation de complémentarité fonctionnelle additive, dans le deuxième cas, elles sont en concurrence fonctionnelle soustractive. La première tendance favorise le maintien de la langue dans son contexte social, la seconde mène à l'attrition et à l'assimilation (cf. Contento, Melani & Rossi 2008). Les langues d'oïl représentent a priori un cas extrême de bilinguisme dialectal soustractif.

Traumatisme, rupture toujours présents dans les expériences quotidiennes :

Disons qu'avec mes grands-parents ou mon père, j'ai plutôt, c'était plutôt le lexique qu'on savait qui était poitevin. On parlait, on prenait les noms des plantes avec leur nom poitevin quoi. Si on travaillait dehors c'était plutôt... Ensuite au niveau de raconter quelque chose, dire quelque chose, tout ça, c'est plutôt dans le domaine des repas de famille que ça s'est développé, donc avec cette tante mais aussi avec des disques à l'époque, des disques qui venaient de Charente là de Odette Comandon. Ma première histoire que j'ai racontée, donc je l'ai racontée en poitevin et devant tout mon parterre de profs de français du lycée donc ça a été un sacré bide. (Philippe Dufour)

On retrouve le traumatisme dans le témoignage qui met en parallèle la situation au Tchad et celle en pays gallo, avec le phénomène de la *table rase*, mais avec, aussi, le combat pour redonner un territoire à la langue et à la culture

2.3. Les raisons de ne pas renoncer à la langue : entre *résilience* et *résistance*

Il fallait recommencer toute la mémoire scientifique et technique du pays. Donc j'étais parti là-bas pour m'occuper un petit peu de ça, rassembler tous les documents existants mais qui étaient dispersés un peu partout, en France ou ailleurs, et puis former des gens à faire vraiment un centre de documents techniques. (Jean-Luc Ramel)

Même si l'analogie entre les deux processus d'anéantissement des territorialités n'est pas exprimée ni conçue comme telle par Jean-Luc Ramel, on trouve ce sentiment de violence exercée sur la langue régionale chez nombre de militants, comme en témoigne cette réflexion d'un directeur de collection en langue poitevine-saintongeaise, qui établit une analogie entre le processus de substitution sociolinguistique (*language shift*, assimilation) et le linguicide :

O me fét mau. Tu queneus quequ'un qui dit qu'ol ét pas grave pace que lés parlanjhes queurvont coume lés feuilles cheuyont daus abres. Vouï, ol ét vrai. Mé o y at daus feuilles qui cheuyont daus abres pace qu'ol ét l'autoune é o y at d'autes feuilles qui cheuyont daus abres pace qu'o lous a mis dau désérbant, dau défoliant. É bin mé i vau me batre contre tous tiés défoliants. I sonjhe que le mé inpourtant den tieu, ol ét petète pas de se batre peur le pouétevin-sintonjhès, peur tieu parlanjhe, ol ét de se batre peur tous lés parlanjhes. É de se batre petète pas peur que le vivent, mé peur enpécher tiés qui le veulont que le queurvont de fère lou travail peur que le queurvojt. Le résulta o sera petète que tous lés parlanjhes queuvont quant minme. Ol ét pas paceque une bataille ét pardue d'avance qu'o faut pas la fère. (...) Tiau parlanjhe, o y at 999 millions de chances su un milliar que le queurve, qu'o n'en réstera petète quéques mots, peut-éte rin den le francès, si le francès réste. Mé l'intérèt de tout tieu, ol arat été, de mon... combat, de ma lute peur le pouétevin-sintonjhès, ol arat été de méte den tiéle machine qui fét queurver lés parlanjhes, de méte un grin de sablle peur qu'a se gripe é qu'a séjhe cassée ou bin qu'a marche moin bin é qu'o y éjhe quéques parlanjhes qu'arivont a vive quand minme. (Eric Nowak)

Le propos, d'une grande densité, manifeste du ressentiment envers la machine à assimiler qu'est la diglossie. La métaphore mécanique rappelle celle de la *machine de guerre* de Deleuze et Guattari (1975) : l'agencement bureaucratique qui broie l'homme et son aspiration à une relation plus juste envers la nature, les autres et lui-même est d'ailleurs moins un pouvoir vertical qu'un agencement d'écrasement et d'anéantissement de ce que ces auteurs appellent le *devenir*, auquel y compris les « victimes » participent. Deleuze et Guattari rappellent que dans le roman de Kafka « Le Procès », K. l'accusé est lui-même juge ou avocat de profession. Ce discours est aussi un discours de la résistance et de la dissidence. Un discours du devenir, contre l'anéantissement que représente l'assimilation et la fin de toute territorialisation de la langue. Le propos revêt même une teneur moins identitaire qu'universaliste. Il s'apparente à une apologie de la résistance, contre le fatalisme de la substitution.

in jhour qu'i li demandàe [à sa grand-mère] le poént qu'a fesét, le poént de révolte, quant que i ae cherchai prtout çhau poént de révolte pasqu'i la voyàe faere, i sunjhàe qu'ol étét in poént de croché, de broderie, mé nun. Maman disét, mé nun ol ét pas çheù qu'al at voulu dire, mé a savét pas trop nun plus pasqu'ol ét pas lai qu'o z'avét entendu, mé la i o z-ae saisi bèn pu tard. (Maryvonne Barillot)

I diràe que ol ét pr relevàe la tàete. I sae, i sae naessu ché dau paure monde, en bas de l'échale. Bé ol étét drçàe la tàete, ol ét queme in revirement. In revirement pasque a Bordea là-bas, i ae pa rén que fét daus étuderias, i me sae éngajhai den dés endrés avec daus éretàes d'anarchisces éspagnols. Daus gas qu'étiat a la fac queme màe,

qu'étiant den lés sêdicats queme màe. I me souvén d'in ga, le s'apelét Germinal Vallès. Ol ét quéque chouse quant maeme, "Germinal Vallès", hén ! Bun, anarchisce éspagnol, militant défendant aussi lés lengues locales en Espagne. É dunc, çhés parlanjhes réjhiounàus, ol ét la parole dau peùpille. (Michel Gautier)

J'ai envie de redonner aux anciens, aux gens qui parlent, l'image de leur langue, qu'ils ne soient plus honteux de parler leur langue » (Anne-Marie Pelhate)

Libre arbitre contre fatalisme, altérité contre identité unaire. Dans la continuité de la théorie du « patois, langue déchet » de Vianney Piveteau, Eric Nowak parle de « l'homme décheté », de l'écrasement de l'homme à travers l'écrasement de la diversité linguistique et culturelle, non sans un certain lyrisme, qui donne à tout ce discours un ancrage fortement idéaliste – ce qui ne retire rien à sa pertinence.

Ol ét tieu, ol é réélement tieu. Tu me causes assé souvent de fés que tout tieu ol ét paceque la démoucracie s'en vat. Vouï, si tu veus, mé ol ét mè que tieu : ol ét que le monde velont teurjhou le velont pas de l'altérité, le velont pas de la diférence. Le patois, ol ét la langue de l'aute, coume la croyance, la créyance, ol ét la relijhion de l'aute. É quant que tu sens que peur le grous dau monde, l'aute vaut rin, é bin en minme tenp la créyance, ol ét la relijhion de l'aute, de l'oume déchetai, de l'oume qu'o faut fère taiser : é tièle créyance, o faut l'écrapouti. Pareil pour lés parlanjhes : le parlanjhe ol ét la langue de l'aute, é l'aute ol ét tiau qu'ét vu coume l'oume qui vaut rin, l'oume qu'ét en dessou, l'oume qu'o faut fère taiser, qu'o faut fère visibller aéc son parlanjhe é qu'a le drét d'ête su tère que si le prend le parlanjhe qu'o faut. Ol ét... le combat contre l'assimilacion, ol ét le combat peur le drét daus oumes a ètre. (...) Vouï de ce que i apèle le patrimoéne immatériel : ol ét un mourça de l'identité de la tère, de l'umanité. Moé i voé l'umanitai coume un ciau pllin d'étéles : é noute parlanjhe, ol ét une de tiés étèles, voila. E le monde qui veulont que noute parlanjhe queurve, le vlont étou que lés autes étèles se tuont. (Eric Nowak)

Ce dernier énoncé, qui joue sur les contrastes sémantiques entre français et poitevin-saintongeais pour « tuer » (= non pas mettre à mort, mais *éteindre*), et sur le jeu de connotations entre l'acception de « crever » dans les deux langues, illustre les subtilités de l'art de la langue, tel que le commente un conteur poitevin. Une langue qui disparaît n'est pas qu'un outil de communication qui devient obsolète, c'est un mutisme qui s'installe là où se déployait une autre territorialité : celle de la rhétorique, de l'agencement des concepts, des valeurs sémantiques. C'est tout un plateau d'énonciation qui se trouve anéanti, au détriment du pluralisme et du devenir au sens large.

Loin d'être un repli, l'identité peut prendre la forme d'une attitude et d'une problématisation réflexive. Les témoignages des militants gallos sont édifiants de ce point de vue. Si la diglossie peut se concevoir comme un agencement bureaucratique, une machine de guerre¹², elle suit bien la logique de ce type d'agencement, qui procède moins par verticalité que par effet de chaîne, par prolifération des séries diglossiques, qui fait qu'une langue est toujours le « patois » d'une autre ou plus « patois » qu'une autre (gallo / breton). La remarque « *et on voit bien qu'on est arrivé à un moment où on peut bien travailler ensemble* » (Jean-Luc Ramel) montre que le jeu du devenir gallo parallèle à celui du devenir breton porte ses fruits comme stratégie de résistance, comme une réanalyse et une réinterprétation de la dissidence et des moyens d'œuvrer à une autre axiologie que celle de la diglossie.

3 Au-delà de la diglossie : la reterritorialisation des langues par l'aménagement linguistique de par en bas

Dans la lutte pour la reconstruction de territoires, il ne s'agit pas de revenir au passé, mais d'aller de l'avant : ainsi de nouveaux espaces sont conquis par l'écrit, par la présence dans l'espace public et au bout du compte par le renouvellement de l'imaginaire autour des langues d'oïl.

3.1 L'aménagement par l'écriture

L'écrit, qui a toujours existé pour ces langues, est doté d'une nouvelle fonction. Il ne s'agit plus seulement d'un soutien à la mémoire, mais d'un moyen de faire exister la langue, au-delà des parlers, en unifiant « *dans le respect des différences* » (Christophe Simon), outil de revendication pour « *alàe vere in petit pu loen* » (Michel Gautier)

¹² Deleuze & Guattari 1975.

Tout l'écrit est concerné et en particulier l'écrit normalisé en vue de la reconnaissance et de la reterritorialisation par la prise en compte dans l'espace public. Car il s'agit de rien moins que de reterritorialiser la langue dans les espaces où elle a toujours été exclue ou en état de ségrégation (l'école, où elle n'était que tolérée dans la cour de récréation, dans le meilleur des cas) et de la réinsérer dans des milieux qui l'ont évacuée ou compartimentée à huis clos (le milieu familial)

3.2 Reterritorialiser et réinsérer la langue dans *les milieux*

Il s'agit donc de permettre à la langue de sortir de l'espace privé : « mettre la langue dans l'espace public », « pour que ce soit une langue sociale », insiste Christophe à propos du gallo.

Tâche ardue, en particulier à l'école, beaucoup plus difficile que de rédiger un dictionnaire : le choix [d'enseigner le gallo] n'a rien d'opportuniste – choix difficile plutôt, car il faut réarticuler la langue au niveau intergénérationnel, et pour ce faire, louvoyer entre les contrats et les projets, négocier l'accès à des territoires réticents, réparer une transmission défailante ou absente entre jeunes et plus âgés ou anciens, dans le contexte d'une société stressée, animée par un impératif productiviste mondialisé, y compris dans le domaine de l'éducation. La reterritorialisation et la réinsertion de la langue dans le milieu est une conquête, et non une reconquête. C'est un travail patient et minutieux, au sens où l'entendait Václav Havel dans son essai « le pouvoir des sans pouvoirs »¹³, d'une praxis honnête et désintéressée, vécue et appliquée au quotidien, lorsqu'il décrivait le travail de la partie la plus active et conscientisée de la société civile face au totalitarisme. Non pas que le pays ni que le régime soient totalitaires sur le plan idéologique et politique – nous sommes en démocratie. Mais c'est la relation diglossique au statut et au corpus de la langue qui constitue une *totalité*, ou une *totalité ségrégative*, que le militant tente patiemment de modifier, avec peu de moyens, dans une constante instabilité de revenus et de moyens. Le sujet a nettement conscience que « *ça ne devrait pas être comme ça* », que ce n'est pas équitable, que la relation avec les institutions et avec le milieu familial est biaisée non seulement par un *a priori* (la projection diglossique, qui infériorise et marginalise la langue), mais aussi par une forme de société et un mode de vie qui clôt les territoires (ici, l'école) sous des impératifs utilitaristes sans s'ouvrir à des conditions de réflexivité, de travail sur des formes locales de lien social – dont la langue et la culture régionales font partie¹⁴ :

Là où je me sens bloquée (...) c'est plutôt dans la législation parce que c'est pas facile de faire le lien entre le gallo et les écoles, parce que ça ne rentre pas dans les programmes, parce qu'aujourd'hui le gallo ce n'est plus dans la liste des langues régionales comme avant et puis que dans les petites écoles aujourd'hui c'est programme, programme, programme, comme ils ont bien moins d'heures qu'avant pour enseigner les mêmes choses qu'ils devaient enseigner avant. Quand on remplace les heures d'anglais, qu'on en met un petit peu moins pour mettre un peu de gallo, tout de suite c'est soit les parents qui se plaignent, soit l'inspecteur qui téléphone. Donc à chaque fois on est un petit peu obligé de se battre pour enseigner le gallo, c'est l'impression que j'ai parfois et ça ne devrait pas être comme ça. (Anne-Marie Pelhate)

L'école est l'un des lieux forts de cette division des territoires, entre la langue régionale et le français langue nationale d'abord – avant que d'autres langues viennent s'ajouter à la pression véhiculaire, comme l'anglais dans l'exemple que nous venons de voir –, de cette dualité dont la prégnance se fait sentir désormais à l'âge adulte avec bien plus d'acuité que durant la phase de scolarisation.

3.3 Volition et action sur la situation

¹³ Havel, V. 1979. *Moc Bezmocnych*, Londres, Palach Press. Sur les institutions totalitaires, cf. L'ouvrage désormais classique d'Erving Goffman (Goffman 1979). Plus qu'un asile, la diglossie est un *cadre de l'expérience* extrêmement prégnant (cf. Goffman 1991 pour cette notion).

¹⁴ Cf. la notion de *stigmaté* chez Goffman (Goffman 1975). Même si le sujet stigmatisé fait des concessions avec l'idéologie qui le marginalise ou le discrédite (par acceptation, victimisation, et tout un cycle d'affiliations corporatistes et de phases de socialisation dans, par, ou résolument hors et contre le handicap projeté), il reste toujours conscient à des degrés divers de l'injustice de cet ordre des choses imposé par l'arbitraire social ou la rigidité des contraintes fonctionnelles de la société globale face aux caractéristiques ou aux comportements « hors-normes ».

Dans notre enquête LLV (Les Langues et Vous), une partie du protocole de recherche tentait d'obtenir des aménageurs d'oïl une synthèse ou un bilan sur leur activité. Nous cherchions aussi à sonder dans quelle mesure ces agents du changement socioculturel assument une attitude optimiste ou pessimiste, au terme de plusieurs décennies d'activité dans ce domaine d'activités associatives, en tant que protagonistes de la dynamique sociale. La simple question « êtes-vous optimiste ou pessimiste » quant à l'avenir de la langue s'avère donc être une question cruciale, en termes de conscience sociolinguistique, de critique du devenir et des contraintes du champ social, mais aussi en termes existentiels. Les réponses frappent par leur sincérité et leur réalisme : personne n'est en mesure de se déclarer optimiste pour le sort des langues d'oïl dans un futur proche ou lointain, étant donné les conditions de ségrégation du bilinguisme dialectal, qui se définit avant tout comme bilinguisme soustractif. Plus qu'une volonté, c'est une *volition* souple, réactive, réflexive, qui apparaît dans le récit du parcours entrepris par les aménageurs d'oïl de par en bas.

[Optimiste ou pessimiste ?] Je crois que le plus simple c'est le pessimiste. C'est que d'ici vingt ans il n'y aura plus personne à parler gallo, à cause du fait que tout le monde sera mort et voilà. Et puis que les gens se seront un peu lassés de travailler sur le gallo, parce qu'il faut en vouloir quand même. Et puis le plus optimiste, voilà c'est qu'il y ait une vraie politique linguistique, que les gens s'avisent qu'il est important de garder ça comme d'autres choses. Et puis que ce soit enseigné dans les écoles et que la transmission se fasse. (Anne-Marie Pelhate)

En revanche, un avantage est nettement souligné : celui du lien social, aussi bien interne à la communauté, voire intergénérationnel, qu'entre personnes travaillant dans le milieu associatif. C'est en termes de *rencontre*, de leçons de vie, de vécu intense, que se traduit la satisfaction que les sujets tirent de leur activité en faveur de la langue dans un contexte globalement hostile ou indifférent. Une des leçons que les aménageurs tirent de cette expérience est également que rien n'est nécessairement définitivement clos ou irréversible dans le changement social : leur action en faveur de la langue a pu avoir une incidence sur les attitudes des gens, elle a induit un changement social certes fragmentaire et très diffus, voire diaphane, dans la société, mais elle a « fait bouger » le social.

Et puis je pense qu'il y a eu plusieurs fois où les enfants découvrent un petit peu leurs grands-parents. « Ah bin ma mamie en fait elle parle gallo et puis maintenant on parle. » Voilà, il y a les enfants qui redécouvrent un petit peu leurs grands-parents, par la langue ou par autre chose. Et puis il y a aussi des anciens qui m'ont dit des fois « Dire que quand on était enfants on nous tapait sur les doigts, maintenant il faut mettre le gallo dans l'école », ils sont très contents de ça. Voilà, pour moi c'est ça qui me donne envie de continuer, quand j'ai eu des anciens qui m'ont dit ça. (Anne-Marie Pelhate)

Il est bien plus territorial qu'avant. Comment te dire ? Aujourd'hui on a l'objectif de travailler avec d'autres associations, d'autres organisations, des associations et des gens de chaque pays. On veut correspondre aux bassins de vie, que les gens vivent là-dedans. (Christophe Simon)

L'objectif de l'aménagement linguistique, à travers les actions conduites, est de redonner du sens à la présence d'une langue dans un environnement, à condition que soient levés les obstacles liés à la honte, par le renouvellement de l'imaginaire et par l'accès de tous à l'information :

- la langue ne peut jouer ce rôle que par un renouvellement complet de l' « imaginaire » qui l'entoure. La culture méprisée est elle aussi hissée au rang de culture légitimée et contribue à conférer du prestige à la langue.

Le peuplle qu'at étai déchetai, le peuplle qu'at pa de culture. Maeme a gâuche, béréde sunjhant a gâuche que la culture ol ét ce qui se fét a Paris, ol ét Molière mé Molière en françaes, ol ét Bèjart, ol ét çheù la culture, qu'ol at pa de culture populaere. Alore çheù i o-z ae... i o z-ae sunjhai avéc l'UPCP bé sur mé avant déjha, i avàe sunjhai avant pasque lés anarchisces éspagnols avaient cette conception déjà de la culture populaire, de la culture du peuple, des chansons populaires, des langues populaires. Et... la tradition elle se trouve bien sûr dans les anarchistes français avec, mé... la i o z-ae trovai a Bordeaux pasqu'y avét dau monde vivant, qui parliant pi qui mélitiant. Ol avét daus Basques, ol avét tot çheù monde-la quoe. Vela, lés chanteùrs occitans (...) (Michel Gautier)

- la reterritorialisation passe par l'information car tous sont concernés : pour Bretagne Gallèse, le travail est immense et jamais suffisant :

Il ne faut pas croire que tout est bien consolidé, c'est pas encore très solide. Il va falloir que les gens soient capables de montrer que la langue... enfin, de justifier, de montrer que c'est une vraie langue. L'idée de langue est subjectif mais on a pas encore montré grand chose (...) Le Conseil Régional de Bretagne a noté que c'était une langue depuis quelques années maintenant. Et bien non, il y a beaucoup de gens qui disent encore que c'est patois. Donc il y a encore du travail à faire : informer car il ne suffit pas de parler la langue, il faut aussi informer. (Christophe Simon)

Car l'aménagement ne doit pas séparer en créant un fossé entre langue normalisée et langue populaire, mais réunir :

... être capable à chaque fois d'impliquer les gens. Et si on n'est pas capable de réunir les gens autour de ça, ce sera un échec parce qu'il y aura bien sûr toujours quelqu'un qui va réagir à une langue officielle. Mais si à chaque fois tu n'es pas capable de désamorcer cette idée qu'il y aurait du gallo officiel esperanto ou du poitevin officiel esperanto, si tu perds cette précaution, là, ça va casser ton mouvement, ton idée d'une langue qui est vivante. Ni une langue seulement ramenée à soi, ni une langue qui planerait au dessus de soi, mais toujours entre les deux. (Christophe Simon)

Des langues promises à une irrémédiable extinction sont les vecteurs d'une réinterprétation, d'un vécu et d'un agir qui ne cesse de réagencer les territorialités et les identités.

4. Perspectives

Tout n'est pas non plus rose dans ce nouvel horizon des langues d'oïl. Sur d'autres plateaux, la pression diglossique a également investi le tissu associatif et les relais politiques sous forme d'une prolifération de séries de contre-aménagement linguistique, de contre-codification et de contre-standardisation. Cette série, qui dépasse les clivages politiques classiques, s'appuie sur l'hyperterritorialisation, et une densification des revendications identitaires de terroir. En témoigne la querelle du poitevin-saintongeais et du « fâcheux trait d'union », dont l'énonciation elle-même est forte en résonance (*union fâcheuse* est un oxymore, comme *sombre clarté*). Il se peut qu'elle ne soit pas tant le produit d'une réaction récente à une reterritorialisation ou à une transterritorialisation en cours depuis plus de trente ans. Plus qu'une polarisation, elle pourrait tout aussi bien n'être jamais qu'une autre forme d'expression de résistance à la pression diglossique, mais qui passe davantage par le *ressentiment* que par le *devenir*. Elle constitue également un agir et une énonciation, mais qui se réalise selon les *lignes de force* de la machine de guerre diglossique, au lieu de s'engager dans des *lignes de fuite*¹⁵. Les premières suivent le mouvement d'écrasement et de dénégation de toute alternative à la situation de pouvoir ou à la doxa, les secondes sont autant d'échappées vers un devenir, une migration de l'expérience et des savoirs hors du champ de force qui fixe l'ordre établi.

Ce n'est pas non plus par hasard que nous avons délibérément choisi d'analyser notre corpus d'entretiens à l'aide des grilles d'analyse deleuziennes et goffmaniennes. La pensée de Gilles Deleuze et Félix Guattari a marqué les années 1980, qui furent une période où l'on sentait que le fait minoritaire était chargé moins d'avenir que de devenir. Une conscience que les phénomènes culturels minoritaires en voie de disparition étaient appelés à se transformer plutôt qu'à disparaître imprégnait l'action de collectifs et d'individus comme ceux que nous avons interrogé sur leur expérience. Comme le suggérait encore récemment François Cusset dans sa préface à un recueil d'articles de Félix Guattari (Guattari 2009), cette pensée qui prônait une reformulation des faits minoritaires, une transsubstantiation des dissidences, reste d'actualité, voire reste nécessaire pour sauvegarder le pluralisme socioculturel et politique face à la mondialisation et aux manifestations d'une médiatisation unique, comme on parlait encore dans les années 1990 de la « pensée unique ». La pensée de Deleuze et de Guattari a d'ailleurs eu une profonde incidence sur le développement d'une réflexivité et d'une distanciation y compris en sociolinguistique, en substituant aux catégories essentialistes la notion de *devenir existentiel* des minorités. L'exemple de l'aménagement des langues d'oïl est à ce titre remarquable, sur comment une catégorie stigmatisée, appelée à disparaître par obsolescence, en tant que sociolecte rural, comme tout « patois » ou « parler » d'oïl, s'est vu transformé et transposé à travers l'action collective dans le cadre associatif. Nous venons de voir les mécanismes de cette « machine de guerre » travaillant le devenir d'un fait minoritaire à travers ces entretiens réflexifs. Enfin, la pensée goffmanienne n'a rien perdu de son actualité, tant par sa capacité à analyser les *situations* dans des

¹⁵ Deleuze & Parnet 1996.

milieux et des *cadres*, qui constituent l'ordre de l'interaction, que par son pouvoir subversif de faire apparaître des arrangements ou des agencements. A ce titre, cette pensée est complémentaire de celle de Deleuze et de Guattari, qui préféraient les *agencements mobiles* et *moléculaires* aux *systèmes molaires* – l'hétérogénéité coordonnée des pratiques et des concepts plutôt que le monolithisme des institutions et des contraintes. L'aménagement de par en bas des langues d'oïl représente, à ce titre, une expérience socioculturelle aussi intéressante que paradoxale. Un véritable laboratoire pour observer la force de devenir des représentations psycho-sociales et de l'action socioculturelle, en termes d'implication et de conceptualisation individuelle et collective.

Bibliographie

- Contento Silvana, Melani Sara & Rossi Federica 2008. « Dimensioni e tipologie del bilinguismo », in Contento Silvana 2008 (ed.). *Crescere nel bilinguismo. Aspetti cognitivi, linguistici ed emotivi*, Rome, Carocci.
- Deleuze, Gilles 1983. *Cinéma 1. L'image-mouvement*, Paris, Minuit.
- Deleuze, Gilles 1988. *Le pli. Leibniz et le baroque*, Paris, Minuit.
- Deleuze, Gilles & Guattari, Félix 1975. *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit.
- Deleuze, Gilles & Guattari, Félix 1980. *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille Plateaux*, Paris, Minuit.
- Deleuze, Gilles & Parnet, Claire 1996. *Dialogues*, Paris, Flammarion.
- Goffman Erving 1975 [1963]. *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, trad. Alain Kihm, Paris, Minuit.
- Goffman Erving 1979 [1968]. *Asiles. Etudes sur la condition des malades mentaux et des autres reclus*, trad. de Liliane et Claude Lainé, Paris, Minuit.
- Goffman Erving 1991 [1974]. *Les cadres de l'expérience*, trad. Isaac Joseph & al., Paris, Minuit.
- Goffman Erving 2002 [1977]. *L'arrangement des sexes*, trad. Hervé Maury, Paris, La Dispute.
- Guattari, Félix 2009. *Les années d'hiver 1980-85*, Paris, Les Prairies Ordinaires.
- Régnier Claude 1979. *Les parlers du Morvan*, vol. 1 et 2, Château-Chinon, Académie du Morvan
- Taverdet, Gérard 1994. *Petit atlas linguistique de la Bresse (Saône-et-Loire)*, Dijon, Association bourguignonne de dialectologie et d'onomastique.